

Hervé Marchal

L'ASSOCIATION OU LA FORME URBAINE DU DON

ENQUÊTE AUX RESTOS DU CŒUR DE NANCY

Je me suis engagé comme bénévole à l'entrepôt départemental des Restos du cœur de Meurthe-et-Moselle, situé à Nancy, pour une durée de deux mois. Ce lieu d'investigation, à la confluence de plusieurs réseaux de bénévoles¹, se prêtait bien à un travail monographique : il permettait de passer des journées entières avec les volontaires de l'entrepôt, notamment de manger avec eux, tout en établissant de nombreux contacts avec les bénévoles des centres de distribution. Notre rôle était en effet de réceptionner les marchandises, de les classer suivant les destinations et enfin de les livrer à travers tout le département. La quinzaine de volontaires attachée à l'entrepôt a réceptionné pour cette saison 1998-1999, plus de six cents tonnes de nourriture, soit l'équivalent de 800 000 repas. Et ceci en l'espace de quatre mois de campagne.

Le bénévole face au désenchantement de soi

Le milieu urbain, espace composite et pluriel, est contraint pour assurer une certaine cohérence sociale d'ériger entre les individus des médiations telles que des règles formelles ou des agents spécialisés, excluant de fait toute dimension affective dans les rapports sociaux. Mais surtout, en tant que siège de l'économie monétaire, la ville a largement contribué à l'avènement d'un média généralisé dans notre vie collective : l'argent, dont l'intérêt pratique incontestable ne fait pas oublier pour autant ses effets sur la vie sociale, soulignés dès le début du siècle par G. Simmel, lorsqu'il signalait que l'argent « favorise par la neutralité objective de son essence, la suppression de l'élément personnel dans les interrelations humaines » (Simmel, 1987, p. 364).

Parallèlement à cette domination des relations « rationnelles » en milieu urbain, apparaît un entrecroisement de plus en plus complexe de « mondes sociaux » (Strauss, 1992, pp. 269-282), qui font des citoyens des « points de contact » entre de multiples

réseaux (Simmel, 1981, p. 220). Dans cet espace urbain réticulaire, le soi² est contraint de se forger une cohérence, du fait qu'il est la seule instance capable de résoudre une telle combinaison, parfois contradictoire, d'appartenances sociales.

Mais l'intégrité de soi ne se construit qu'au cours de relations significatives, c'est-à-dire des interactions où aucun intermédiaire n'intervient, car le soi, qui



Resto du cœur : un local chargé de souvenirs.

n'est aucunement une substance ou un en-soi pré-existant, se développe nécessairement à travers les multiples expériences sociales. Acquérir une orienta-

1. Le lieu de l'enquête se trouve à proximité du siège départemental de l'association, ainsi, des contacts avec les bénévoles du secrétariat et de la communication ont pu être établis.

2. Nous préférons utiliser le concept de soi dans la tradition sociologique interactionniste de l'École de Chicago au concept de moi, plus à propos dans d'autres perspectives comme la psychanalyse freudienne par exemple.

tion de vie solide exige des rapports communautaires faisant intervenir des « autrui significatifs » (Mead, 1962), grâce auxquels l'identité personnelle prend forme.

La ville contemporaine se caractérise ainsi par une situation paradoxale : tandis que l'absence de dimension affective dans les relations interindividuelles devient un principe structurant de la sociabilité urbaine, le citadin est contraint de façonner son identité subjective pour laquelle il a éminemment besoin de connaître des interactions sensibles ou immédiates. De fait, un des mobiles qui pousserait les citoyens à s'engager dans le bénévolat pourrait se traduire par la recherche de relations de face à face, étant donné leur importance fondamentale dans la construction identitaire du soi.

Cette carence en relations immédiates typiques au milieu urbain semble trouver des éléments de réponse dans la vie associative. Aux Restos du cœur de Nancy, en effet, les volontaires refusent manifestement toute intervention de l'argent dans leurs relations : « L'argent, c'est le trouble de tout. Ici, on touche tous les niveaux financiers, et on est tous sur le même plan, et ça c'est bien. » Ce sentiment, partagé par l'ensemble des volontaires, est renforcé par le fait que les intérêts financiers, « source de jalousie et de convoitise », mettent de la « distance entre les gens ». C'est ainsi que Georges³, arrivé en cours de saison, parlant trop souvent de ce sujet, sera mis à l'écart du groupe pour finalement se voir contraint de quitter l'association.

Mais cette recherche de relations directes se dévoile également lorsque surgit un problème, dans la mesure où les membres de l'entrepôt manifestent le désir de le régler entre eux ou directement avec la responsable. D'ailleurs, les bénévoles souhaitent voir le bureau de cette dernière installé à l'entrepôt même, afin qu'il n'existe pas un « monde entre elle et eux ».

De telles motivations, nécessaires à la construction identitaire subjective, apparaissent aussi dans la création d'une forme relationnelle communautaire, l'« esprit resto », dont sont si fiers les bénévoles, qui rassemble des personnes « qui ont toutes la même philosophie ». Cet esprit commun se manifeste en priorité lors du repas de la mi-journée, moment idéal pour développer des relations de face à face. Tout le monde se retrouve, les échanges sont alors bruyants et intenses. Pour une bénévole, ce moment est tellement important qu'elle dit l'attendre toute la matinée. Autour de la table, le « noyau dur de l'entrepôt » se distingue des volontaires du secrétariat et de la communication (autres bénévoles ayant leurs bureaux près de l'entrepôt). Si « les gars de l'entrepôt » s'organisent ainsi, c'est pour passer un moment ensemble pendant le repas, instant propice au développement de relations affectives. « L'esprit resto », c'est aussi ce qui prévient dès le premier jour de l'enquête : « Ici, pas de dif-

férences, tout le monde se tutoie, c'est plus simple. »

Mais là où la quête de relations de face à face semble la plus explicite, c'est au moment où les volontaires disent s'engager « pour voir du monde », à l'image d'Hélène, 21 ans, qui ne supportait plus de ne pas connaître de relations amicales.

La requalification personnelle

Dans la mesure où les créations des générations successives, qui s'accumulent au fil du temps dans l'espace urbain, perdent de leur signification pour les citoyens d'aujourd'hui, les transmissions intergénérationnelles n'étant pas parfaites, elles transforment la ville en un espace de plus en plus anonyme, et rendent d'autant plus compliquée son appropriation⁴. De surcroît, cet anonymat, difficilement surmontable parce qu'inhérent à la situation urbaine, se conjugue avec le caractère impersonnel des rapports sociaux qui recouvre de larges segments de la vie citadine contemporaine (Etat, marché...). Comme cela, l'expression de soi en milieu urbain prendrait l'allure d'un « combat incessant » (Remy, 1995, p. 65).

Or aujourd'hui, l'association, de par son évolution récente, semble accepter pleinement l'expression unique de chacun. Selon J. Ion (Ion, 1997), se serait en effet opéré un changement de fond concernant les modalités mêmes de l'engagement associatif. Ce mouvement s'est concrétisé par la perte importante de l'influence de l'échelon fédéral. À un schéma organisé autour de forces centripètes, se substituerait un modèle négligeant les cadres nationaux pour laisser se manifester les forces centrifuges ou locales. Les adhérents ne se confondent plus avec un organisme global ou une idéologie surplombante. Le délitement d'un référentiel extérieur, ou la fin d'une vision holiste du monde associatif, a libéré des contraintes les bénévoles désormais reconnus dans leurs particularités. Cette possibilité de s'exprimer subjectivement serait à l'origine de certaines adhésions aux Restos du cœur. L'engagement est réfléchi, fortement ressenti sur le plan personnel et s'imbrique dans une histoire de vie singulière.

À l'entrepôt des Restos du cœur, cette dimension est certainement de mise. Elle émerge en priorité lorsque les bénévoles y œuvrant se distinguent de leurs prédécesseurs, qualifiés non sans ironie « d'affreux ». Les enquêtés de l'entrepôt, en place depuis trois saisons pour la plupart, revendiquent leur efficacité, à l'image d'un des protagonistes affirmant :

3. Ce sont bien évidemment des noms d'emprunt que nous présentons ici.

4. C'est ce que Simmel appelle « la tragédie de la culture », laquelle exprime le fait que la subjectivité de chacun se heurte aux formes figées de la société (Simmel, 1987, p. 601-602).

« L'entrepôt, oui, c'est nous qui l'avons créé, puisque les gars qui étaient avant n'y connaissaient rien et puis ça a pris de l'ampleur. » Les bénévoles se sentent de la sorte responsables du succès de la gestion des stocks, et partant, de la quantité et de la qualité croissantes des repas distribués; évidemment, cela n'est pas sans leur déplaire. Ils tiennent à ce que tout se passe bien et s'en donnent les moyens. Ainsi récupèrent-ils une photocopieuse afin de garder eux-mêmes le double des commandes, pour donner l'original aux bureaux. En cas de malentendu, tout est soigneusement gardé par les volontaires. L'entrepôt est leur territoire.

Ce désir d'être considéré comme une personne singulière prend une forme très expressive chez un bénévole, Éric, en place depuis cinq saisons. Avec le temps, il personnalise toute une partie de l'entrepôt. Son monde, constitué de milliers de boîtes de conserve qu'il trie et classe méticuleusement, est devenu un moyen d'exister étant donné qu'il est le seul à posséder les secrets du lieu. Toute intrusion de la part d'un autre est alors vécue comme une ingérence de ce qu'il appelle très significativement son « coin ». Il y « bosse », avoue-t-il fièrement, et y trouve un moyen de se rendre actif depuis son licenciement, il y a plus de cinq ans.

Pour d'autres bénévoles, s'engager vise à « ne plus être un pion, un chiffre sur une liste »; au contraire, ici, « on est reconnu pour ce qu'on fait ». C'est en tout cas ce que pensent les plus bricoleurs qui, entre un frigidaire vétuste et une camionnette fatiguée d'avoir sillonné tout le département, en passant par la réparation de câbles électriques, trouvent de quoi exprimer leur savoir-faire. Certains n'hésitent pas à amener leurs outils personnels; ils en retirent le sentiment « de valoir encore quelque chose ». Ainsi, chacun est reconnu pour ses qualités personnelles, et savoure le fait de ne plus être soumis à des normes de productivité. Aux Restos du cœur, les impératifs économiques font place à une régulation fondée sur la confiance.

En outre, l'engagement associatif recouvre une dimension essentielle pour la personne, à savoir que l'adhésion résulte d'un choix personnel. C'est bien ce qu'exprime cette bénévole arrivée en cours de saison : « Ici, je viens quand je le veux, c'est moi qui décide de donner gratuitement de mon temps, c'est moi, je le veux bien, c'est moi qui décide. » Dans l'acte de s'engager, le soi prend en main son destin, la personnalité s'affirme et se met en exergue.

Une personne considérée comme non productive ailleurs est ici acceptée pour ce qu'elle est. La confiance que les autres lui témoigne est fortement ressentie subjectivement. De cette manière, plusieurs disent avoir trouvé aux Restos du cœur « une seconde famille ».

Le citadin s'associerait donc pour s'éprouver et se représenter comme une personne singulière utile

socialement. L'engagement associatif réhabilite le bénévole dans son statut d'être humain unique tout en lui procurant une importance sociale. Ces deux dimensions, présentes aux Restos du cœur, sont essentielles pour pouvoir se raconter soi-même avec confiance et estime.

Avoir son réseau

La ville est un espace social de « rotation » (Simmel, 1981, p. 123) dans lequel les créations nées des actions réciproques se figent, pour finalement devenir



Restaurant du cœur, Paris 14e.

étrangères aux idées de ceux qui les ont engendrées. Au terme de cette métamorphose, le social réifié a perdu ses liens avec la socialisation première et vient grossir un espace de jeu constitué de formes communes impersonnelles. Dans cet empire de signes et de sens, des symboles se forment et se déforment, d'autres se figent pour un temps plus ou moins long; il y règne donc une certaine activité. Cette mouvance permanente des significations symboliques provoquerait une frustration chez les individus mis à l'écart de

cette vie sociétale. Et, on le sait, le pouvoir de prendre part à la construction/création du social n'est pas l'apanage de tous.

Proposant des alternatives sous forme de contre-pouvoirs dans la société civile, les associations sont en droit d'espérer un impact de leurs actions sur la typification du social. Elles sont un moyen d'être présent dans le jeu social. De cette façon, elles jouent un rôle dans le maintien de la ville comme forme élastique et complexe, et contribuent à en faire un espace pluriel composé d'une pluralité de mondes en négociation, proposant des images différentes de la ville (Ledrut, 1973).

Entrer en relation et s'allier avec d'autres personnes partageant le même avenir est donc une façon d'avoir une influence dans la vie des formes. Une telle contribution revient à « mettre la main à la pâte », expression très significative si on se rappelle que la main, c'est la possession de l'espace physique par l'entre-



Quelle part pour le bénéficiaire dans l'économie du don ?

prise d'une empreinte (Focillon, 1984, p. 99-121). A l'image des effets de la main sur le monde, les bénévoles gardent par leur activité un avantage sur une cristallisation alors en sursis. La dynamique engendrée empêche le social de se figer.

Alors, non seulement par son importance sur le plan existentiel, mais aussi par la portée de son action, le don de soi signifie beaucoup pour le volontaire, étant acquis que seule la trace laissée sur les choses et dans les mémoires témoigne de la réalité de l'existence (Arendt, 1994). Il apparaît de la sorte qu'une des causes principales du don de soi a trait au désir de faire partie d'un monde où les choses sont toujours en mouvement. Et le volontaire veut en être.

Pour les membres des Restos du cœur, la très médiatique « soirée des enfoirés » représente un instant privilégié pendant lequel ils éprouvent justement

la fierté d'en être. Devant leur poste de télévision, les bénévoles ont, pour une fois, l'impression de ne pas vivre leur vie par procuration mais de faire partie d'un vaste mouvement de solidarité⁵. Gilles insistera en commentant l'émission, comme pour s'en persuader : « Les Restos, c'est nous ! » Quant aux enregistrements vidéo, ils sont soigneusement gardés. Et à Robert de dire : « Au moins, j'aurai quelque chose à raconter à mes petits enfants. »

Les articles de la presse locale relatant les actions des bénévoles sont accrochés aux murs de l'association. Parce qu'ils témoignent de l'impact des Restos du cœur et donc du don de soi sur la vie des hommes, ils sont affichés ostensiblement. Quant à la photo du groupe de l'entrepôt prise par un bénévole, elle représente le symbole, voire la preuve, de son appartenance à une association reconnue socialement pour sa participation salutaire à la vie sociale.

Par ailleurs, les bénévoles sont souvent animés par des valeurs qu'ils jugent indispensables pour une vie bonne. Leur engagement aux Restos du cœur est à leurs yeux un moyen de retrouver des personnes qui partagent les mêmes idéaux : « Des gens comme nous qui venons en bénévole, sauf exception, quand tu t'engages tu ne peux trouver que des gens qui se ressemblent » déclare Robert. En s'engageant, les volontaires espèrent perpétuer ainsi des valeurs « humanistes » ; en d'autres termes, ils mènent une sorte de lutte contre « un monde sans fraternité, sans partage ». Pour eux, garantir la vie à certaines idées est une façon d'avoir prise sur le monde et d'influencer le cours des choses.

Faire face à la proximité de la misère

Certains bénévoles sensibles à la pauvreté éprouvent le sentiment d'avoir reçu plus que les autres sans y trouver de justification. Aider l'autre, c'est alors rendre justice. De telles dispositions, parfois à l'origine de l'engagement associatif, seraient plus fréquentes en ville étant donné que l'exclusion et la pauvreté y sont plus ostentatoires. Ainsi, la vie urbaine, où l'indigence est parfois apparente, activerait la sensibilité de certains qui, se sentant concernés par les situations de précarité, adhèreraient aux Restos du cœur.

Une bénévole exprime clairement sa volonté d'être juste face à des personnes moins chanceuses ou plus fragiles qu'elle. Elle déclare avoir été gâtée pendant son enfance et maintenant, elle « veut donner de son

5. C'est ainsi que nous pourrions comprendre le Téléthon ou encore un rassemblement de masse tel que celui qui s'est produit juste après la victoire de l'équipe de France au mondial 98.

temps, aider, c'est tout». Cependant, d'autres volontaires évoquent également, lors de discussions inopinées, des sentiments relatifs au fait d'être concernés par l'indigence. Ainsi, Gilbert insiste incidemment : « Tu ne peux pas savoir le nombre de personnes sur la touche, c'est inimaginable, c'est malheureux. »

Et puis, pendant l'enquête, un jeune couple avec un enfant en bas âge est venu un matin à l'entrepôt chercher des meubles. Or, leur situation manifestement peu enviable a laissé plus d'un bénévole pantois et cette visite fut un sujet de discussion lors du repas. Certains bénévoles se sont exprimés sur le fait que « ce genre de spectacle était insupportable ».

En s'engageant, le bénévole apporte une réponse à la situation difficile de certaines catégories sociales, plus visibles en ville en raison de leur proximité.

Tenir et espérer

S'engager, c'est aussi gagner du temps, soit sur la mort biologique (c'est le cas des retraités), soit sur la mort sociale (c'est le cas de ceux en situation de désaffiliation)⁶. Lieu d'expression par excellence de la tension entre distance sociale et proximité physique, la ville concentre sur un même territoire de nombreux individus parfois très éloignés socialement. La coexistence dans un même espace social d'un nombre élevé d'individus rend plus difficile de supporter l'indifférence des autres à l'égard de soi, et peut accroître ainsi la sensibilité quant à son propre isolement social. Adhérer aux Restos du cœur, c'est tenter d'y mettre fin.

Face à une telle situation, l'alliance avec d'autres personnes permet en effet de circonscrire une désaffiliation plus ou moins progressive. Le but recherché est d'inverser un processus au bout duquel ne se dessine aucun horizon de sens. Rétablir un contact avec un groupe restreint diffère, voire annihile un regard sur soi, synonyme bien souvent d'une prise de conscience de sa place de surnuméraire dans la société. Par l'acte de s'engager, ou mieux de s'affilier, le volontaire se donne les moyens de traverser un passage délicat de son existence, en se construisant un pont afin de rejoindre une rive plus stable. Et qu'est-ce qu'un pont, sinon la présence d'autres personnes, qui en instaurant un esprit communautaire, ici « l'esprit resto », soutiennent l'individu ?

Lorsque Éric confesse qu'à « quarante-cinq ans, je ne trouve plus rien, c'est pas la peine, on ne veut plus de moi », la solidarité et l'entraide lui permettent de « tenir le coup ». Et aux autres bénévoles de l'aider non seulement dans le cadre de l'association, mais aussi en dehors, pour des travaux dans sa maison par exemple. De plus, ceux qui occupaient des fonctions plus ou moins importantes dans leur vie professionnelle ont quelques relations et n'hésitent pas à en user

pour venir en aide à un membre du groupe. Ainsi, l'engagement associatif brise le désintéressement d'autrui envers soi et peut aider à « remonter la pente ».

Mais ce type d'engagement concerne également les bénévoles retraités, qui à la différence de ceux plus jeunes en situation de désaffiliation n'ont pas à gagner du temps uniquement sur un isolement croissant, mais aussi sur un corps marqué par le temps. Pour eux, l'engagement associatif est une aubaine en maintenant leur corps en activité, en étant un facteur de reconnaissance sociale et enfin, en les immergeant dans une vie sociale très différente de celle qu'ils ont connue au cours de leur vie professionnelle.

L'enjeu fondamental du don

La ville serait moins un « lieu », comme l'est par exemple une association, qu'un « non-lieu », c'est-à-dire un ensemble constitué d'espaces de circulation (autoroutes, voies aériennes, gares...), d'espaces de consommation (hypermarchés, centres commerciaux...) et d'espaces de communication (télévision, Internet...). En somme, ces non-lieux sont des « espaces où l'on coexiste, où l'on cohabite sans vivre ensemble » (Augé, 1997, p. 127-177). Ils ne sont donc pas propices au déploiement de relations immédiates, pourtant essentielles au façonnement de soi. Parmi les multiples motivations du volontariat associatif des villes, l'une d'entre elles, et non pas des moindres, serait dépendante de cette lacune en relations significatives.

Faire l'impasse sur cette dimension interdirait sûrement de voir que les bénévoles des Restos du cœur de Nancy essaient de pallier, à travers leur engagement, l'absence de relations affectives typiques aux villes. Il s'agit bien en réalité par un tel acte de recréer des liens propres à la sphère de la « socialité primaire », où les individus sont considérés comme des personnes singulières (Caillé, 1997). Les associations, terreau fertile pour les rencontres immédiates, elles-mêmes indispensables à des relations fondées sur le triptyque « donner, recevoir et rendre » au fondement de toute vie sociale (Mauss, 1993), constituent ainsi des lieux privilégiés pour des citoyens désireux de retrouver une densité morale et partant, un sens à leur vie.

Les Restos du cœur rappellent que l'essentiel de la société n'est pas encore dilué dans une logique marchande généralisée, et que la ville contemporaine n'est pas encore entièrement sclérosée par la rationalisation des rapports sociaux. S'arrêter à des interprétations

6. Nous reprenons le concept de R. Castel très à propos ici, dans le sens où il exprime la corrélation forte qui existe entre l'absence de participation à toute activité productive et l'isolement relationnel ou la fragilité des supports de proximité. Ces deux formes d'exclusion conjuguent leurs effets négatifs pour produire de la désaffiliation (Castel, 1995).

faisant de l'être humain un calculateur rationnel, conduit certainement à achopper contre des logiques d'action, dont celles des bénévoles qui restent des énigmes pour des analyses empreintes d'utilitarisme. La vie associative démontre, si besoin en était, que ce qui meut l'être humain recouvre de multiples facettes et qu'il n'est pas seulement un *homo economicus*. Il semble être aussi et surtout un être de sens, souffrant aujourd'hui plus que jamais d'une incertitude de sens, en raison de la perte d'influence très nette des grands récits historiques (marxisme, progrès infini, fin de l'histoire...). Ce désenchantement du monde, que la ville ne combat guère, serait à l'origine de l'impor-

tance accordée actuellement aux relations « horizontales »⁷, à la base de la vie associative.

Hervé Marchal

BIBLIOGRAPHIE

Arendt H., (1994), *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, Pocket Agora.

Augé M., (1997), *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Aubier, Champs Flammarion.

Barel Y., (1984), *La société du vide*, Paris, Seuil.

Caillé A., (1997), *Don, association et solidarité*, in *Rencontres et recherches. Produire des solidarités, la part des associations*, M.I.R.E. (en coll. avec la Fondation de France), p. 25-36.

Castel R., (1995), *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard.

Focillon H., (1984), *La vie des formes*, Paris, PUF.

Ion J., (1997), *La fin des militants?*, Paris, Editions de l'Atelier.

7. Nous pensons aux réflexions de Y. Barel et notamment lorsqu'il écrit « que l'on croie ou que l'on ne croie pas à l'existence d'instances suprasociales ou suprahumaines, de Dieu ou du monde invisible, on ne peut alors qu'accepter l'idée que la modernité, loin de mettre fin au Double, se contente d'en modifier – il est vrai, radicalement – le champ d'application qui devient, pour l'essentiel, le champ social et humain » (Barel, 1984, p. 238). Le sens ou le « dédoublement » procède désormais des relations interindividuelles, des rencontres, des paroles...

Ledrut R., (1973), *Les images de la ville*, Paris, Anthropos.

Marchal H., (1999), *Le don dans la vie associative. L'exemple des Restos du cœur de Nancy*, mémoire de Maîtrise, Nancy II, sous la direction de J.M. Stébé.

Mauss M., (1993), *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF.

Mead G.H., (1962), *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF.

Remy J. (dir.), (1995), *Georg Simmel : ville et modernité*, Paris, L'Harmattan.

Simmel G., (1981), *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF.

Simmel G., (1987), *Philosophie de l'argent*, Paris, PUF.

Strauss A., (1992), *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, L'Harmattan.

Hervé Marchal prépare une thèse de sociologie sur la profession de gardien-concierge dans les cités d'habitat social à l'université de Nancy 2 sous la direction de J.-M. Stébé. Au sein du Laboratoire de sociologie du travail et de l'environnement social (LASTES), il participe avec G. Bronner et J.-M. Stébé à une importante recherche sur les gardiens-concierges exerçant dans les sociétés anonymes d'HLM. Il a, par ailleurs, réalisé une recherche sur les Restos du cœur de Nancy, de laquelle est extrait cet article.

<stebe@clsh.univ-nancy2.fr>